

# DEUXIÈME PARTIE

D'un rythme à l'autre

Beaux-Arts

Bruxellois, connais-tu tes Musées?

Il faudra te résoudre à les visiter plus souvent si tu désires être habile à déchiffrer les hiéroglyphes de ton temps. De plus, puisque tu les critiques parfois, tu le feras en connaissance de cause, ce qui est, au fond, préférable. Tu l'as proclamé, peut-être avant que de le vérifier : nos musées, si riches lorsqu'il s'agit de retracer l'évolution de la peinture jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle, deviennent, pour le XX<sup>e</sup> siècle, d'une indigence excessive. Ne parlons point, par comparaison, des collections américaines. Elles disposent de ressources milliardaires. Parlons plutôt de certains Musées d'Europe, allemands ou français. Dresde, La Haye, Grenoble sont évidemment mieux partagées que nous. Mais il ne faut pas exagérer. Pouvons-nous exiger de lire, à livre ouvert, l'histoire de la peinture contemporaine, de l'impressionnisme au surréalisme, sans sortir de chez nous? Ambition assez démesurée, même s'il fallait la réduire à l'Ecole belge. Nos Musées ne sont pas si mal partagés. Il fut des temps plus pauvres. Les ministres Destrée et Huysmans ont réagi,

mais le règne d'un ministre est bref et sa volonté ne compte guère contre celle de ses bureaux. Les bureaux ne détestent pas la peinture, mais ils n'aiment pas que les ministres conquièrent un lustre trop éclatant. Non : il n'est pas encore question pour l'amateur insatiable de se faire à Bruxelles une idée nette de l'évolution des arts graphiques et plastiques, depuis trente ans, en dehors des bouquins qui leur ont été consacrés. Mais depuis leur réorganisation, les Musées bruxellois offrent des ressources documentaires qui ont leur prix.

Poètes mineurs. Il faut commencer par eux. Ce sont les plus originaux. Il en est trois. Souhaitons qu'ils se multiplient et que bientôt la « Maison du Maître des Postes » en abrite un quatrième. Il en est donc trois : le Musée communal d'Ixelles, quel horrible titre ! Le Musée Charlier. Le Musée Speeckaert.

Le Musée communal d'Ixelles se confine dans un quartier assez écarté. Au bout de la rue Van Aa, dans la rue Van Volxem, il compagne avec une école, parmi les maisons basses. Ixelles a là un accent villageois. L'habitent des petits artisans, des commerçants modestes, des petits bourgeois, qui ne hantent guère les salles d'exposition, si ce n'est les jours de distributions de prix, en attendant leur précieuse progéniture. Le Musée communal ne paie pas de mine. Il commence en salon bourgeois et s'achève en jardin d'hiver. Pour abriter la collection

d'Octave Maus, les édiles ont fait construire une annexe qui tient du garage et du hangar. Elle est heureusement étanche. Adoncques, foin des critiques ! La commune la plus opulente doit se montrer parcimonieuse de ses deniers. Telle qu'elle se présente, dans ses atours hybrides, la Galerie Ixelloise a ses mérites.

Vas-y de temps en temps, Bruxellois : cela fera plaisir au gardien qui compte les visiteurs sur ses doigts, et tu ne perdras pas ton temps.

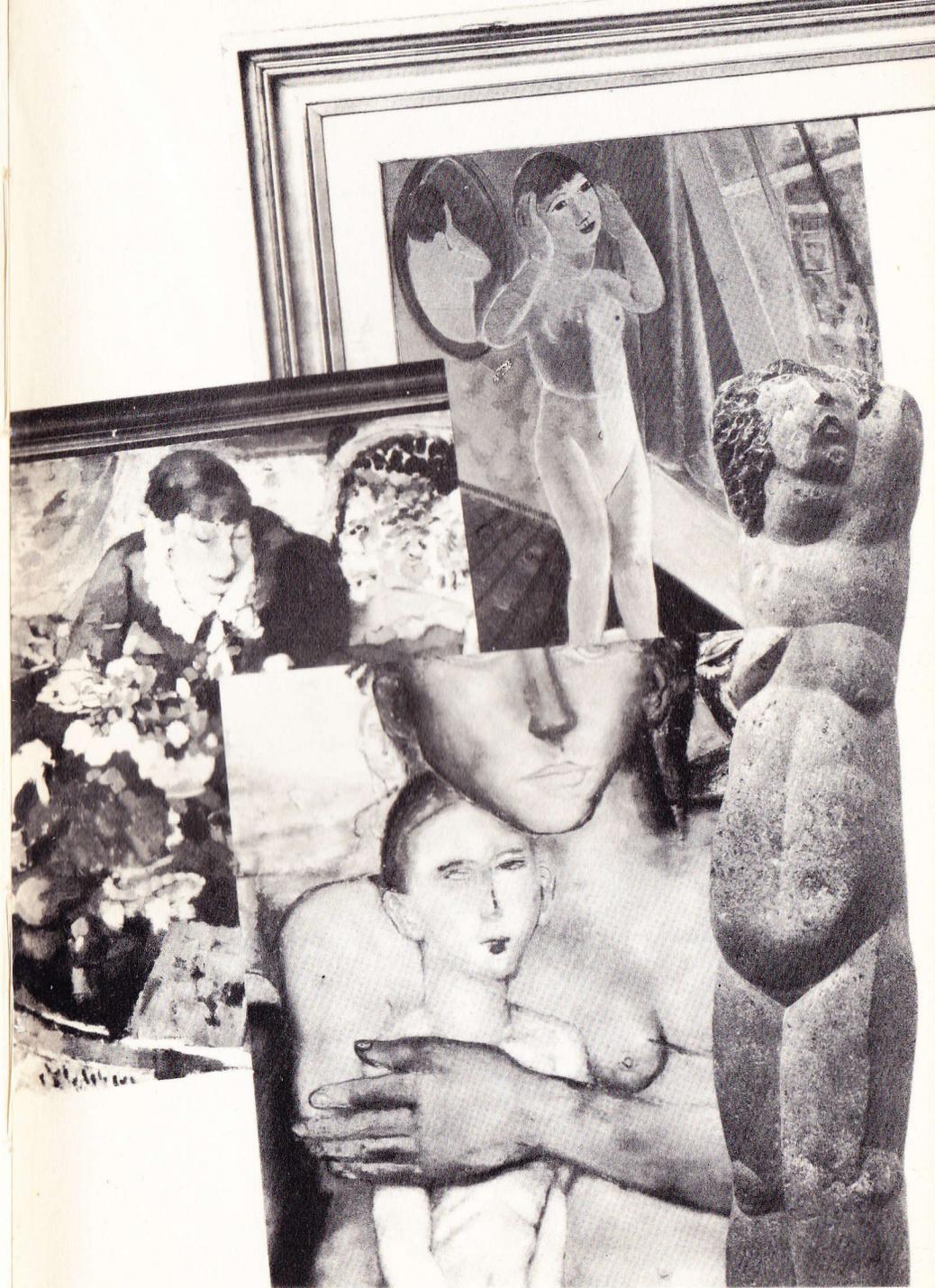
L'établissement cumule quelques respectables vieilleries avec des toiles fameuses. Il en est quelques-unes qui valent vraiment la peine. De l'époque où Constantin Meunier demeurait strictement attaché à la peinture, une espagnolade remplie de sens tragique et de grandeur. *L'Enterrement*, de Laermans, dans la manière dramatique du Maître. Non loin d'un Baron et d'un Artan appréciables, un Léon Frédéric, cocasse et saugrenu. Le Beau et le Laid sont des conventions, s'exclame cette pochade qui s'est haussée, d'une manière inattendue, aux proportions d'un tableau. Le modèle, gandin barbu, a jeté ses vêtements, sa chemise au devant glacé, son col empesé, sa cravate, sur le dossier d'une chaise Louis-Philippe, et le voici, nu sur son siège, majestueux comme sous un lit de justice. Solennel, il tient dans le creux de son bras, comme une grisette frileuse, un mannequin à tête de mort. Farce d'atelier d'un autre âge dans les temps où l'on n'en fait plus.

Le contact est ainsi assuré avec quelques tenants no-

toires. Tu suivras la courbe jusques à quelques aboutissants grâce, entre autres, à la collection d'un esthète, d'un raffiné, d'un amateur de miniatures, Frans Tous-saint. Le bimbeltier qu'il était a réuni une série de panneaux d'un module réduit, grandeur carte postale. L'homme avait du flair. Il en est donc d'excellents et qui sont signés de noms illustres : Vogels, Stevens, Her-mans, Dario de Regoyos, Berthe Morisot, Monticelli. *Une rue à Saint-Remy d'Arles* où les idolâtres de Van Gogh reconnaîtront la manière de l'Homme à l'oreille coupée lorsqu'il débutait. Un Maxime Maufra, *Près de Nantes*, d'une distinction et d'un charme comme il s'en fabriquait, il y a plus d'un demi-siècle.

Il est d'autres morceaux représentatifs. Citons : *Un Paysage*, de de Gouves de Nuncques, dans le faire sombre de cet artiste oublié. *Le Portrait du peintre Frison*, d'Oleffe, qui ne vaut pas le portrait de Rik Wouters, du Musée Moderne. *Au Pays monastique*, d'Alfred Delau-nois, spécialiste des cloîtres et des églises. *Le Temple de Zeus à Athènes*, de Frans Gaillard, témoignage d'un indéfectible attachement au luminisme. Quelques modernistes enfin : Creten, Paerels, Mambour, Decat, Van Sassenbroeck, Strebelle, Suzanne Cocq, Josse Albert, y voisinent dans ce groupement d'exposition qui réserve parfois des surprises aux visiteurs et font naître chez les artistes des récriminations amères.

Il y a aussi *L'Harmonium*, de Louis Thévenet. Qui réunira ses souvenirs sur ce peintre lunatique? Qui prendra la peine de raconter les frasques de ce pauvre hère? Il



est mort en 1930. Seul, son ami Oleffe parlait encore de lui. On le découvrira dans vingt ans et une rétrospective viendra effacer l'auréole de quelques gloires usurpées.

La collection de Praetere, don pieux de la famille d'un animalier méritoire, arrondit le fond de quelques toiles probes. Un document, qui ne sera pas oublié par ceux qui organiseraient l'exposition des Peintres de Bruxelles : *La Porte de Namur*, il y a cinquante ans, avec l'équipe de secours, ces chevaux brabançons qui, en hiver, tiraient de la boue et de la neige les camions et fardiens. Autre appoint : la collection Marquet. Elle révèle un amateur d'art comme il y en a tant en Belgique. Tact et mesure : on choisit un tableau comme Maurice des Ombiaux choisit un bourgogne. L'amphytrion reçoit les artistes en vogue. Il entend leur faire honneur. *L'Intérieur*, de de la Hoese, vaut mieux que maintes mièvreries de Stevens pour être jailli d'une inspiration identique. Marquet pouvait affirmer, sans risquer d'être sérieusement contredit, qu'il possédait un bon Louis Dubois, un bon Gilsoul, un bon Vogels, un bon Verwée et un non moins bon Agneessens.

La collection Octave Maus relève d'un cru assez différent. Collection d'un critique d'art. Du meilleur et du pire. Mais elle constitue l'un de ces chemins instructifs qui nous mènent jusqu'à l'heure présente, en nous forçant de nous arrêter à des stations excentriques que nous aurions peut-être brûlées. L'Administration com-

munale mérite des éloges pour avoir marqué l'entrée de la route initiatique de l' *Eve*, de Rodin, et du *Beethoven*, de Bourdelle, qui faisaient partie de son patrimoine. Il y a des rhododendrons, de Jacques-Emile Blanche, une *Pluie de Mai* et des croquis espagnols de Dario de Regoyos, ce compagnon un peu délaissé d'Emile Verhaeren, un *Portrait de Charles Maus*, par Knopff, l'Anglo-Saxon métaphysique et précis, et, en plus, *Saint-Tropez*, de Signac, la *Maison Rose*, de Cross, *La Dame à l'Ombrelle*, de Toorop, une *Etude de femme*, de Le Sidaner, un Luce, un Raffaelli.

L'introduction aux temps contemporains ne s'égare pas, pour faire un crochet de l'ancienne Maison de la Malibran à la rue Jean Van Volxem. Elle est sur la route du Marché Sainte-Croix, des Etangs d'Ixelles et de l'Abbaye de la Cambre. Le promeneur ne se plaindra pas de son manque de variété.

Comme le Musée Speeckaert à Saint-Gilles, le Musée Charlier, à Saint-Josse-ten-Noode, a été fondé suivant le vœu d'un donateur généreux, dans la maison qu'il avait habitée et ornée. La Maison Charlier, à l'avenue des Arts, formait le domaine d'un grand seigneur. Guillaume Charlier maniait, non sans talent, le crayon et l'ébauchoir, mais son éclectisme d'amateur valait mieux encore. Une habitation, tout imprégnée d'une présence attentive, constituera la galerie la plus agréable. Les tableaux y vivent. Ils n'y ressemblent pas aux oiseaux empailés qui meublent les vitrines des musées zoolo-

giques. L'ambiance est tiède, feutrée, amène. La toile, élément décoratif, vibre avec l'éclat d'un cristal, le bois lustré d'un meuble, l'arabesque colorée d'un tapis.

« Saint-Josse la misère » dément son nom. Elle peut être jalouse de ce morceau de roi. Un salon de réception, un grand et un petit halls, un salon chinois, un salon Louis XV, un salon Louis XVI. Il y a de quoi contenter le démocrate le moins exigeant, sur le chapitre du confort bourgeois. Et voici quelques spécimens de haute lisse représentant l'Ecole belge de peinture, aïeux, révérends parents, avec qui l'on s'est momentanément brouillé, mais qui conservent avec leurs petits-enfants un air de famille. De Braekeleer et Jean Stobbaerts, prédécesseurs illustres. Alfred et Joseph Stévens. Laermans, Jakob Smits. Courtens. Oleffe. Lorsque l'on reviendra à Charles de Groux l'on ne pourra manquer de faire une station au Musée d'Ixelles. Lorsque l'on rendra pleinement justice à Oleffe, l'on ne pourra oublier le Musée Charlier, avenue des Arts, non loin de la place Madou et de la rue Hydraulique.

Musées Royaux des Beaux-Arts de Belgique. Peinture moderne.

Musée Moderne? Tant s'en faut! Musée d'œuvres modernes. Après tout, il n'a pas cent ans. Jusqu'en 1877, il fit ménage commun avec la pinacothèque ancienne et demeura brimé par des usages administratifs, impérieux comme des cuistres.

Lorsqu'il s'installa chez lui, dans le Palais de l'an-

cienne Cour de Charles de Lorraine, il était amputé de la galerie de sculpture moderne. Jusqu'en 1914, la grande travée centrale était réservée aux expositions temporaires de la « Libre esthétique », des cercles « Pour l'Art », « L'Essor », les « Aquarellistes ». C'est en 1919 que les Musées Royaux des Beaux-Arts de Belgique furent réorganisés, grâce aux crédits consentis par les ministres Destrée et Anseele. Les collections furent classées, expurgées, organisées, et, grâce au dévouement de Fierens-Gevaert et de M. Arthur Laes, aux dons de particuliers, d'institutions et aux acquisitions de la Commission du Musée Moderne, il est permis de reconnaître, sans trop de peine, les étapes du mouvement pictural en Belgique et à l'étranger, de David à Fujita, de Wappers à Rik Wouters.

Olla podrida à l'espagnole, un musée de cette espèce présente maints inconvénients.

D'une volubilité incomparable jusqu'au XX<sup>e</sup> siècle, il bégaie, s'embarrasse dans ses explications quand il s'agit de faire le point au delà de 1914. Il n'est pas entièrement responsable. Le vice est congénital. Tel quel, riche jusqu'à la pléthore, il offre de tels avantages sur ses congénères qu'il faut lui passer ses erreurs. Il est logé à l'antique. Les replâtrages, les ripolinages les plus soigneux ne lui donneront jamais la sobriété de certains musées de Hollande ou d'Allemagne. Un jour viendra où Bruxelles voudra se mettre au niveau des grandes cités modernes. Elle s'offrira un théâtre digne d'elle et un

musée contemporain, digne de son art. La salle Fierens-Gevaert n'est-elle pas l'embryon de la galerie rétrospective qui suivra le mouvement artistique dans toutes ses manifestations?

Beau spectacle, mouvementé, impétueux, inégal. Est-il beaucoup de pays qui en offrent de semblables? Bruxelles retentit comme une conque. Tous les échos s'y mêlent et y palpitent. L'impressionnisme cesse-t-il d'exercer son lumineux prestige que la réaction est déjà amorcée. Evnepoel, Oleffe, Minne, Laermans, Smits et Rik Wouters. Transition magnifique. James Ensor fait figure d'isolé. Après la guerre, passé le piétinement qui suit la catastrophe, l'effervescence! Les influences se réfractent dans l'eau tourmentée. Futurisme, cubisme, passent, jetant quelques reflets sur le tumulte. Les peintres belges vont se détacher, eux aussi, de la copie servile de la nature pour se lancer vers les interprétations et la conquête d'un style. Néo-plasticiens, puristes, expressionnistes obéissent aux mille appels, aux mille suggestions qui flottent dans l'air, éparses. Déformations, stylisations, simplifications. Les ateliers deviennent à la fois des tribunes et des laboratoires. L'intellectualisme consume quelques artistes, faits de résine et d'amadou. Il faut, pour résister à la flambée, du tempérament et de la virilité. Du petit village proche la Lys, Laethem-Saint-Martin, où Georges Minne, le mystique, s'est retiré, suivi de Valerius de Saedeleer, où les ont rejoints Van de Woestyne, Servaes, puis Permeke et Van den Berghe, il s'échappe des bouffées de fraîcheur qui gagnent Bruxelles. Il s'y mêle de l'ar-

chaïsme, du primitivisme et de l'extravagance. On y cultive d'authentiques jacinthes et y accommode aussi des feuillages en tôle peinte, mais avec un étrange lyrisme. A Gand, à Waereghem, on s'efforce de rajeunir le passé selon d'autres recettes, et Saverys, Verdegheem et Claeys se chargent d'importer dans la capitale le résultat de leurs étranges mixtures. La Wallonie fermente, elle aussi. Anto Carte la défend sur le mode calligraphique. C'est le début poétique, romantique de l'époque que Gustave Van Zype, André de Ridder, Paul Colin, Paul et Luc Haesaerts décriront dans une série d'ouvrages qui font autorité.

L'Ecole de Bruxelles? Elle a failli se fonder. Elle eut été moins bigarrée que l'Ecole dite de Paris, mais eût-elle dénombré plus d'autochtones que l'Ecole de Paris? Que l'appellation soit utilisée comme un signe de ralliement, soit! Comme une primauté, non. Brusselmans, Creten Georges, Maas, Ramah, Tytgat, Latinis, Stobbaerts, Margritte ou Malfait ne songeront pas à tirer vanité de ce qu'ils sont nés au cœur du Brabant.

Bruxelles, une fois de plus, aura constitué un carrefour. Il vit de crédit, et crédit signifie emprunts. C'est une banque où la Province a des dépôts et des comptes courants.

Mais il ne faut pas mésestimer ce qui a été fait en la capitale, dans le domaine artistique, depuis la guerre. Il est peu d'artistes belges qui n'aient pas tenu à y exposer. Les étrangers ont apprécié son accueil. Gaston Pu-

lings comptait hier quatre-vingt sept salles d'expositions. Quatre-vingt sept salles, salons, salonnets, qui ont remplacé les quelques salons d'ensemble dont 1914 se déclarait satisfait.

Voilà qui n'a pas peu contribué à former l'atmosphère de Bruxelles. Roger Avermaete, auteur d'une *Petite Fresque des Arts et des Lettres dans la Belgique d'aujourd'hui*, s'est attaché à en peser les composantes. Tout le travail accompli dans le pays finit par se percevoir ici. Toutes les équipes, toutes les individualités finissent par s'y rencontrer. Tous les mouvements y ont conquis des spectateurs, une critique parfois lente, mais de bon vouloir. Il en fut ainsi pour ce qu'Avermaete appelle les arts statiques, comme pour les arts dynamiques.

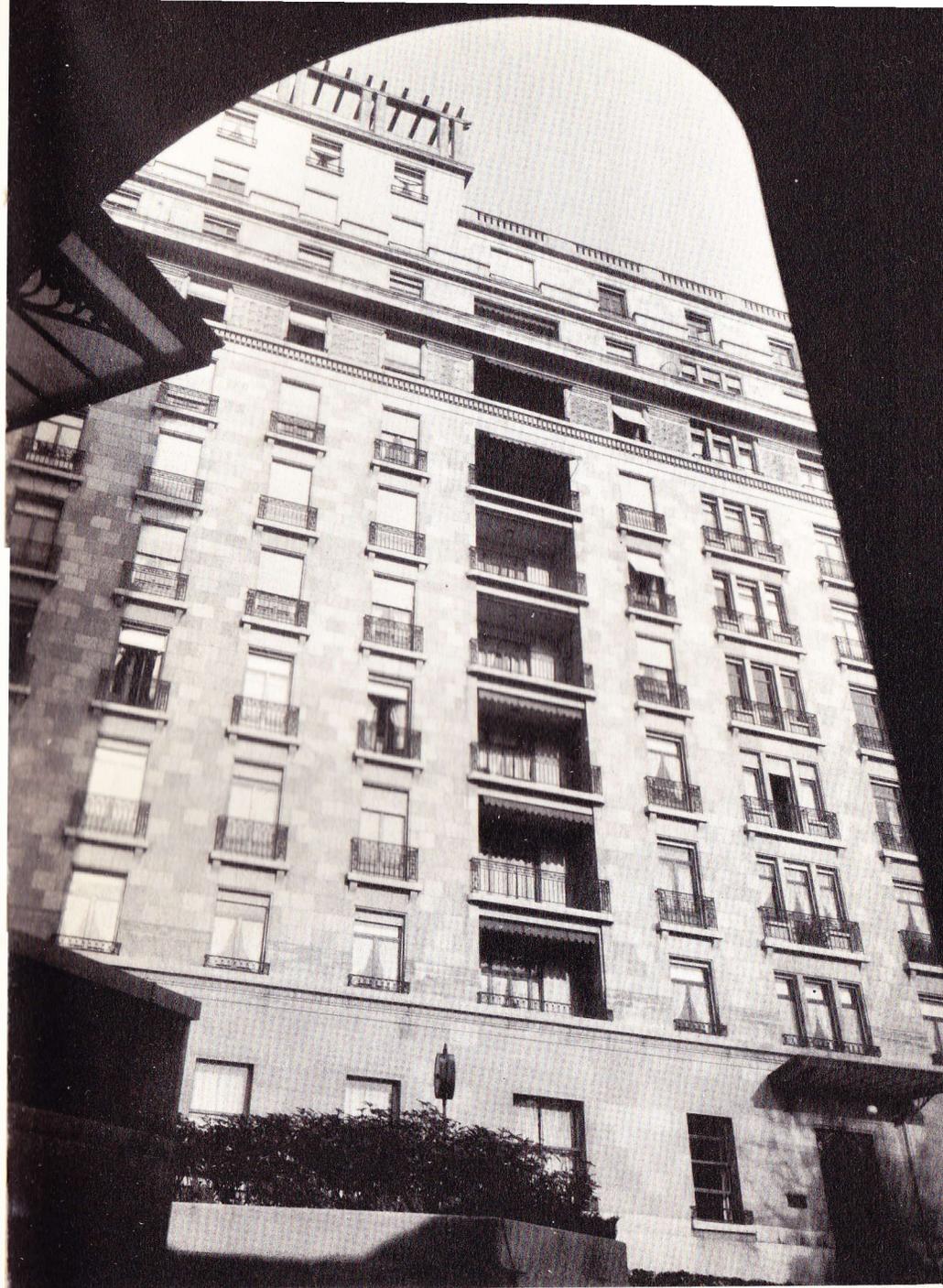
Echanges : les uns et les autres retentissent sur les idées qui s'en trouvent transformées. Il en est ainsi pour la peinture, la sculpture, l'architecture. Il en est finalement ainsi pour les arts graphiques, les arts décoratifs, ces sacrifiés.

Avermaete a cité, et il a eu raison, les galeries connues Giroux, Manteau, Breckpot et le Centaure. Les publications courageuses tels *Sélection*, de Paul-Gustave Van Hecke et André de Ridder ; le *Bulletin du Centaure*, qu'ont dirigé Marlier et Milo ; les *Cahiers de Belgique*, 7 Arts. Il a oublié *Variétés*, le pendant du *Querschnitt*, qui fut si intelligemment présenté et illustré sous la direction de P.-G. Van Hecke, mais il n'a omis ni les revues, ni les critiques, Vermeylen, Muls, de Ridder,

Delen, Dupierreux, Piérard, Tousseul, Schmitz, Conrardy, Franz Hellens, Charles Bernard, Paul Fierens, Georges Linze, Firmin Cuyppers, Robert de Bendère.

Il s'est efforcé d'être aussi complet que possible. Il a joint les Flamands et les Wallons, comme il se doit. Il n'a pu insister sur l'effort remarquable de Pierre Fontaine, directeur de la « Tribune » et du journal *Le Rouge et le Noir*, qui n'étaient pas nés au moment où parut son livre. Mais il a montré, après avoir nommé les créateurs, le progrès que le théâtre et la mise en scène accomplirent en dehors des théâtres officiels. Il a rendu grâce au *Vlaamsche Volkstooneel* et à son directeur d'hier, Johann de Meester. Il a exalté l'effort du *Théâtre du Marais* et de son directeur Delacre. Pourquoi n'a-t-on pas compris que Delacre devait être soutenu et que, pour le bon renom du pays, son théâtre ne devait pas mourir. Qu'on ne laisse point s'éloigner Rouleau, qui, avec des moyens de fortune, fit des essais si émouvants ; que la Belgique retienne Adrien Mayer qui nous fit connaître tant de pièces étrangères que ni le Parc, ni les Galeries n'avaient eu le courage de monter. Que l'on favorise Lepage et sa petite équipe du Rataillon. Ce sont les prospecteurs des temps nouveaux.

Il faudrait passer en revue la musique, la danse, le cinéma. Il faudrait citer tous ceux qui ont choisi la voie semée de périls, celle qui s'en va à l'aventure, dans l'inconnu, mentionner tous ceux qui acceptent, en des jours cependant difficiles, de chasser la Chimère.



RÉSIDENCE PALACE.

Bruxelles, un nouveau Weimar?

Non, Monsieur, nous savons que nous en sommes fort loin. Mais tout espoir doit-il être perdu?

**ALBERT GUISLAIN**

# **BRUXELLES**

**Atmosphère 10-32**

**PHOTOS DE WILLY KESSELS**

**1932**

**L'ÉGLANTINE**

**Paris - Bruxelles**